

RECONSTITUTION DE MON PUZZLE FAMILIAL

(par Jean Jacques BARIEUX)

CHAPITRE 1 : MON ENFANCE DANS L'INDOCHINE FRANÇAISE

1. LE CAUCHEMAR DE CHOLON

En septembre 1948, âgé de 4 ans, je me suis retrouvé perdu dans une cour, parmi une centaine d'enfants, tous des eurasiens comme moi, des « *Tây Lai* ». C'est ainsi que les vietnamiens nous identifiaient avec mépris. Faisant partie des plus jeunes et étant nouveau, je me suis senti abandonné et seul alors que les autres jouaient ensemble.

J'ai oublié les circonstances exactes qui m'ont amené là. Étaient-ce mes parents, mon père ou ma mère, qui m'ont accompagné ? Ou bien une personne étrangère à la famille ?

Je ne comprenais rien à ce qui m'arrivait. Le choc a été d'une brutalité telle que ma vie antérieure était anéantie. J'ai perdu tout souvenir de vie en famille, toute trace de présence paternelle ou de tendresse maternelle. Je ne pleurais pas car qui pouvait me consoler. J'intériorisais ma douleur, mes souffrances, ma révolte, intenses. Dès ce moment, je n'ai plus jamais prononcé ni écrit « *Papa, Maman* », à supposer que je les avais utilisés auparavant. Pour survivre, je commençais un long cheminement d'endurcissement intérieur. Vraisemblablement, de là datent mes difficultés à m'ouvrir et à croire à l'amour. Cela explique aussi que sur mes photos d'enfance je ne souriais jamais. C'est Josée, mon épouse, qui me l'a fait remarquer.

J'ai longtemps questionné ma mémoire pour tenter de retrouver des indices de vie familiale de mes premières années, mais rien n'y fait, un véritable trou noir. J'ai également réfléchi sur cette amnésie : est-ce due au traumatisme de la séparation ou est-ce de l'amnésie infantile somme toute normale, indépendante de la rupture affective.

J'ai été placé au foyer de Cholon, le chinatown de Saïgon, célèbre pour ses fumeries d'opium, ses casinos et ses maisons closes. C'était un établissement pour garçons, géré par des laïcs.

A Cholon, nous dormions dans d'immenses dortoirs et nous mangions dans des réfectoires bruyants. Faible et sans défense, il m'était difficile de me faire une place. À table, les meilleurs plats me filaient sous le nez, je n'avais pas grand-chose à manger. La faim me tenaillait constamment.

Je ne recevais aucune visite mais de temps à temps ma mère m'envoyait un colis de victuailles. Je me rappelle tout particulièrement du premier colis : un « caïd » m'avait tout pris, ne me laissant que des miettes et gare à moi si j'avais la moindre velléité de le dénoncer. La cour de récréation était suffisamment grande et les surveillants peu nombreux, pour qu'il me règle mon compte, impuni. La loi du silence régnait, la loi du plus fort dominait. J'avais très vite retenu la leçon : pour les paquets suivants, je me suis offert un « parrain », un costaud métis noir, moyennant la moitié du contenu ; au moins il me restait quelque chose. Dorénavant, étant directement intéressé aux gains, ce « parrain » me couvait et veillait jalousement sur moi.

Ainsi se déroulait ma vie dans cet établissement : sans ami, sans famille (mais nous étions tous logés à la même enseigne), malingre, livré à un monde de brutes. C'est ainsi que je m'alimentais de moins en moins, victime de saignements de nez quasi quotidiens et des maux d'estomac chroniques. Je supportais très mal le climat chaud et humide de Saïgon, je m'affaiblissais de plus en plus.

Le coup de grâce survint durant l'été 1949. Nous allions pour un séjour au bord de la mer, au Cap Saint Jacques (maintenant Vũng Tàu). Malade et livré à moi-même, sans soin médical, je souffrais de dysenterie sévère. Lorsque j'y repense, l'odeur nauséabonde des diarrhées mêlée à celle de la mer me remonte encore aux narines.

Inconsciemment peut-être, je lâchais prise, ne voulant plus lutter pour survivre. Je me suis laissé dériver vers une fin probable. J'étais squelettique. C'était l'enfer de Cholon.

Devant l'état alarmant de ma santé, les responsables décidèrent alors de m'envoyer à Dalat, en octobre 1949. Je pris l'avion pour la première fois de ma vie. Je suis confié désormais à un établissement géré par

des religieuses de Saint Vincent de Paul.

2. DALAT : AU DOMAINE DE MARIE (octobre 1949 - mars 1956)

Dalat se trouve à 300 km au nord de Saïgon, sur les hauts plateaux. Le site fut découvert par Alexandre Yersin en 1893. En raison de son altitude (1500 m), Dalat jouit d'un climat tempéré. Les températures oscillent entre 5 à 25° toute l'année avec une moyenne annuelle de 20°. Il y a bien une saison sèche et une saison de pluie, mais tout s'estompe avec l'altitude. C'est la ville de l'éternel printemps, la station de repos pour les européens et de convalescence pour les militaires. C'est là aussi que l'empereur du Vietnam Bảo Đại avait sa résidence d'été.

Par rapport à mon calvaire de Cholon, je renais à la vie. Je quitte la chaleur oppressante du Sud pour savourer un climat tempéré et doux. Pour la 1^{ère} fois, je porte un pull de laine. Je commence par un séjour de 3 mois à l'infirmerie des religieuses pour recouvrer ma santé. J'ai surtout été frappé par la présence féminine, la première depuis que j'ai quitté mes parents, celle des sœurs infirmières, jeunes, douces, attentionnées. J'étais aussi intrigué par leur tenue vestimentaire, d'immense robe bleue et sur la tête une grande cornette blanche. Une belle surprise m'attend ; par la fenêtre de l'infirmerie, j'aperçois un paysage magnifique et tout nouveau pour moi, des montagnes partout avec le Lang Biang qui culmine à 2167 m. Je suis dans la nature, au calme parmi des forêts de pins, moi qui n'ai connu jusqu'ici que le rythme trépidant de Saïgon.

Nous étions comme une famille nombreuse élevée par une religieuse qui faisait notre éducation, tout en français, pour nous préparer à être des « *Français d'âme et de qualités* » à reclasser plus tard dans la société française. Notre fratrie était très hétérogène. La plupart de nous était franco-indochinois, mais il y avait aussi des « eurasiens noirs ». Entre nous, il n'y a jamais eu de problème racial. Nous étions tous des *Tây Lai*, des frères dans l'adversité, « *nés de père inconnu mais présumé français* ».

Je garderai toujours le souvenir de deux religieuses : sœur Michaëlle et sœur François Régis.

Sœur Michaëlle était une jeune religieuse vietnamienne, issue d'une grande famille de Hué, celle de Ngô Đình Diệm, futur président du Sud Vietnam. Elle était belle et d'une grande classe. De par ses relations, elle nous a trouvé un éducateur vietnamien bénévole, qui est devenu par la suite notre parrain de confirmation, Jean-Baptiste. C'était un grand bourgeois, très riche, amoureux de la culture française dont il était profondément imprégné.

Sœur François Régis a pris la succession de sœur Michaëlle, l'année de mes 10 ans. C'était une jeune eurasienne, jolie, douce et très attentive. D'une patience hors du commun, elle acceptait tout avec le sourire et savait se faire obéir avec douceur. Elle a essayé, en vain, de nous inculquer les bonnes manières françaises, notamment celles de bien se tenir à table. Nous tournions en dérision toutes ses tentatives, mais inlassablement elle recommençait, toujours dans la douceur. Je sentais qu'elle nous aimait. Je l'ai retrouvée 32 ans plus tard à Paris, près du Centre Pompidou où elle logeait avec sa communauté. Pour notre première retrouvaille, elle m'a de suite reconnu dans la foule ! Je lui dois beaucoup. C'est une sainte femme pour qui j'ai beaucoup d'affection.

En septembre 1955, la grande nouvelle du départ en France est annoncée au Domaine de Marie. La quasi-totalité de mes copains était concernée par le rapatriement qui allait avoir lieu en octobre, par bateau, le Cyrenia. Sans aucune explication, je ne faisais pas partie de ces heureux élus. C'est donc avec une grande tristesse et une grande peur d'être abandonné au Vietnam que j'abordais mon entrée en 6^{ème} au Grand Lycée Yersin.

3. LES GRANDES VACANCES CHEZ MA MÈRE

Je suis resté sans nouvelle de ma famille depuis mon placement à Cholon en septembre 1948 jusqu'à l'été

1952. Je suis devenu totalement orphelin pendant ces 4 années.

Durant l'été 1952, ma mère a repris contact avec moi et j'ai pu séjourner un mois chez elle pendant les grandes vacances. Tous les ans, de 1952 à 1955, je prenais l'avion pour la rejoindre, sauf en 1954 où j'ai voyagé dans un camion.

Ma mère travaillait comme gouvernante chez M. et Mme Delavaud. Ils habitaient rue Richaud, un grand appartement de 2 étages avec un autre logement séparé par une cour intérieure, ce dernier étant attribué à ma mère. C'est là que je résidais pendant mes séjours à Saïgon. M. Delavaud était un homme de forte corpulence, il ne passait pas inaperçu parmi la population environnante, plutôt mince voire maigre. Cette corpulence était enviée des vietnamiens, c'était un signe de prospérité, de réussite sociale, de ceux qui avaient les moyens de bien se nourrir. Il était doux et plutôt bienveillant avec moi. Mme Delavaud était distante ; à ses yeux je n'existais pas. C'était elle la maîtresse de maison qui dictait ses volontés à ma mère.

Le séjour de 1953, pour mes 9 ans, a été nourri de plusieurs événements qui m'ont durablement marqué : -J'ai croisé et fait la connaissance de la fille des Delavaud. Parfois il m'arrivait même de jouer avec elle. Son prénom est Marie-France. Je sentais bien que Mme Delavaud n'était pas ravie de nous voir ensemble. On ne se mélangeait pas entre maîtres et domestiques. Ce qui m'a troublé c'est que je l'ai de suite identifiée comme eurasienne. C'était donc une fille adoptée ! Quelle chance me disais-je en moi-même, j'aurais bien aimé être à sa place et ne plus retourner en pension à Dalat.

Je l'ai perdue de vue les années suivantes si bien que j'ai conclu à son retour définitif en France.

-Au grand désespoir de ma mère qui assimilait l'embonpoint à un signe de bonne santé, j'étais filiforme. Soucieuse de mon avenir et de ma santé, elle m'a amené consulter une chiromancienne capable de prédire mon avenir grâce à la lecture des lignes de la main. L'analyse de ma main gauche a conduit la chiromancienne à me prédire une durée de vie courte, je ne devrais pas dépasser le cap des 30 ans. J'acceptais ce verdict comme une délivrance car je ne pensais pas pouvoir arriver jusque là. Pour un enfant de 9 ans, avoir une espérance de vie de plus de 20 ans est quelque chose de fabuleux, presque une éternité ! Ce pronostic continuera par la suite de me hanter durant mon adolescence et ma vie de jeune adulte, malgré son aspect irrationnel. Longtemps, je me voyais interdit de fonder une famille de peur de laisser une veuve et des orphelins.

-C'est pendant ces vacances qu'une partie de ma véritable identité se dévoile. Mon père ne m'écrivait pas, je ne savais rien de lui. Ma mère traversait une période matérielle difficile et en dernier recours, m'avait demandé de faire une lettre à mon père car elle n'écrivait pas le français. Je suis alors tombé des nues lorsqu'elle m'a communiqué son nom et son adresse :

M. JULES FÉLIX SOLER ; 5, CLOS FLEURI, AVENUE AUGUSTE BERTHON ; TOULON (83) FRANCE.

Jusqu'à cet instant-là, je croyais porter le nom de mon père !

C'était la première fois que j'ai pu accéder aux papiers officiels me concernant. Ils étaient présents chez ma mère, mais inaccessibles chez les sœurs de Dalat.

J'ai alors vécu un vrai séisme intérieur.

Je fais donc partie moi aussi des métis nés de « *père légalement inconnu mais présumé français* », mon père biologique s'étant porté tuteur et garant de ma race. Par un jugement de 1948, je deviens Français. Pendant mes 4 premières années, je portais le nom de « *Tran Van Ba* » et j'étais Vietnamien. Dorénavant, je suis Français et mon nouveau nom est « *Jean Jacques Barieux* ».

À la réflexion, je pense que mon père avait entrepris cette démarche en vue de mon placement à la FOEFI car il s'apprêtait à quitter l'Indochine.

C'est une blessure d'une grande violence pour moi, jamais totalement cicatrisée. J'en voulais terriblement à mes parents, surtout à mon père. Je posais quelques questions à ma mère mais sans trop insister car il était impoli d'interroger ses parents. Ma mère me racontait ce qu'elle voulait bien. J'ai quand même pu avoir quelques éclaircissements sur mes toutes premières années :

Je suis né dans la province de Gia Định proche de Saïgon, à Binh Tan Thon, le 7 août 1944, pendant l'occupation japonaise. Mon père avait 60 ans et ma mère 21. Mes parents ont dû fuir Saïgon par peur des Japonais. En 1945, sentant se profiler leur défaite, les Japonais, surtout la Kempetaï (Gestapo japonaise), se

sont acharnés contre les Blancs qu'ils humiliaient et massacraient à coups de sabre. Pour ne pas être identifié comme bébé de race blanche, ma mère me cachait et m'avait rasé le crâne car j'avais les cheveux très clairs.

Du temps de la présence de mon père, ma mère vivait confortablement dans une grande maison, avec des domestiques vietnamiens. À son départ, elle s'est retrouvée seule et sans ressources, reniée par sa famille pour avoir été avec un *Pháp*, un Français, et mis au monde un métis, objet d'un grave déshonneur. C'était la situation de nombreuses mères vietnamiennes condamnées, pour survivre, à trouver un autre Français. Les pères consciencieux, prêts à assumer leurs responsabilités, étaient plutôt rares dans l'Indochine de l'époque.

Ces vacances annuelles ont été l'unique occasion pour moi de tisser des liens avec ma mère. Elle comprenait le français mais ne le parlait pas, je communiquais avec elle en mauvais vietnamien mais elle me comprenait. Cependant, nous n'étions pas assez intimes pour pouvoir établir des échanges approfondis et personnels. Nous ne nous sommes jamais embrassés au sens européen du terme, c'était inconvenant. Elle me câlinait parfois, mais cela s'arrêtait là car je le supportais mal. Jamais nous n'avions pu nous dire que nous nous aimions, cela ne se faisait pas. Au Vietnam, c'est de l'ordre du ressenti pas de l'expression. Je pense que ma mère me témoignait son amour à travers les plats vietnamiens qu'elle me préparait, et à travers sa culture, les théâtres chantants *Cải Lương*, qu'elle essayait de me transmettre.

Même enfant, je me rendais compte de ses souffrances, des humiliations qu'elle a subies comme *con gái*, qui signifie jeune femme en vietnamien mais avec une connotation péjorative et insultante quand c'est dit par des français. Je voyais aussi les énormes sacrifices matériels qu'elle avait dû consentir pour me payer des allers retours en avion. J'ai beaucoup de gratitude et de compassion pour elle.

4 LE DÉPART POUR LA FRANCE

En février 1956, les pères lazaristes de Dalat annoncent mon départ prochain pour la France. C'est avec une grande joie que j'accueille la nouvelle, et aussi un grand soulagement de quitter ce pays où je me sentais de moins en moins en sécurité.

À Saïgon, nous étions hébergés dans un établissement de transit avec une centaine d'enfants eurasiens. L'attente dura une semaine. De nombreuses mères rendaient visite à leurs enfants pour la dernière fois, ce qui me faisait assister à des scènes d'adieux émouvantes. Dans mon cas, j'étais partagé entre le souhait de revoir ma mère pour la dernière fois et la peur qu'elle refuse de me laisser partir.

Ma mère n'est jamais venue, cela ne m'a pas affecté. En fait, je ne l'attendais pas. Elle savait que j'allais quitter le Vietnam puisque durant l'été 1955, elle me préparait des valises de vêtements chauds pour ce départ. Je pense qu'il aurait été trop douloureux pour elle de nous revoir, si c'est pour être séparés définitivement après. Je crois qu'elle a tout sacrifié à mon avenir qui était en France. Elle n'avait rien à revendiquer. Elle avait 33 ans et donc suffisamment jeune pour refaire sa vie. Ma présence aurait été un boulet pour elle, car aurait resurgi son passé de *con gái* qui a fréquenté le colon français. J'avais parfaitement intégré cette donnée et objectivement je comprenais ma mère. Je souhaitais même disparaître de sa vie pour lui permettre de se reconstruire une nouvelle existence. C'est peut-être ma façon de lui exprimer mon amour, disparaître pour qu'elle existe enfin.

CHAPITRE 2 : MA NOUVELLE VIE EN FRANCE

1. AUX FOYERS DE RILLY ET DE VOUVRAY

RILLY

Dès notre arrivée fin mars 1956, nous sommes accueillis dans un site magnifique, un château de la Renaissance, à Rilly dans le Loir et Cher. Nous sommes les tout premiers occupants de ce foyer. Je garde

encore le souvenir de mon accueil par une dame de service qui me serre dans ses bras, mon visage au contact de ses seins chauds. Jamais auparavant je n'avais connu la douceur d'une étreinte féminine. Cela ne se faisait ni chez les religieuses ni chez ma mère, coincée par son éducation et par la pudeur vietnamiennes. Cette dame a simplement laissé parler son cœur en dehors de toutes conventions. Ce simple geste, dont elle ignorait la portée, m'a marqué pour la vie. Je garde encore le visage de cette dame qui irradie d'amour maternelle.

À Rilly, nous jouissions d'un cadre enchanteur, avec une belle forêt domaniale. Nous étions une cinquantaine de garçons au départ pour atteindre un effectif d'une centaine par la suite. Nous étions livrés à nous-mêmes, sans contact avec la population locale ; nous n'allions pas à l'école et nous nous remettons à parler vietnamien. Un comble par rapport à l'objectif de notre rapatriement qui était de faire de nous de vrais petits français. J'ai ainsi manqué la moitié de ma 6^{ème}.

Cette année là, la fête de Pâques tombait un 1^{er} avril et je ne suis pas allé à la messe. Je l'avais très mal vécu, j'étais remué intérieurement. Je suis passé brutalement d'un environnement « catholique », où religieuses et prêtres étaient omniprésents et à ma portée, où les prières et les célébrations rythmaient ma vie, à un milieu totalement profane voire laïc. Cela ne dérangeait pas la grande majorité de mes camarades qui venaient de Cholon et d'autres établissements laïcs ; mais pour les rares rescapés de Dalat, le choc était rude : plus d'église, plus de messe, plus de prêtre, plus de confession ... Encore imprégné de l'éducation des religieuses, j'ai traversé cette période avec un fort sentiment de culpabilité. J'étais déraciné de mes références chrétiennes.

Je ne suis resté que 3 mois à Rilly. Début Juillet, j'étais muté au foyer de Vouvray, distant d'une trentaine de km.

VOUVRAY

J'ai eu l'agréable surprise en arrivant dans ce foyer de retrouver la plupart de mes camarades de Dalat partis 6 mois avant moi pour la France : Roland Rémond, Etienne Gloaguen, Jacky Farnot, Joseph Tuyant, et tant d'autres ... Je remarque aussi quelques absences, en particulier Jean Marie Charlès, les frères jumeaux Latargère, Joseph Thinault. J'ai appris qu'ils ont été retirés de la FOEFI par leurs mères.

J'ai retrouvé Joseph Thinault en Janvier 2014, grâce au site internet de la FOEFI, soit près de 60 ans après. Sur des photos de groupes d'enfants qu'il m'a envoyées, j'ai été capable de le désigner. On ne s'est pas encore rencontré physiquement et je ne sais toujours pas à quoi il ressemble maintenant.

C'est à la rentrée scolaire d'octobre 1956 que j'ai vraiment pris conscience de l'institution FOEFI. Jusque-là, je m'étais considéré comme un orphelin qu'on déplaçait d'établissement en établissement et cela ne me posait pas de problème particulier. À ma rentrée au lycée Descartes à Tours, j'ai dû affronter un étrange rituel qui m'était auparavant inconnu. Il fallait remplir pour chaque professeur, une fiche de renseignements. Ce rituel était un vrai supplice pour moi car il fallait indiquer le nom des parents, leurs professions, etc. C'est à cette occasion que je mettais « *pupille de la FOEFI* ». Dans l'ensemble, cela se passait bien, j'avais affaire à des enseignants compréhensifs et discrets sauf la seule fois où l'un des professeurs m'avait interpellé publiquement, me demandant si je me foutais de lui. Je l'aurais tué tellement je m'étais senti humilié devant toute la classe !

2. AU FOYER DE TOURS

En septembre 1957, la FOEFI a créé un nouveau foyer avec l'acquisition d'un hôtel particulier, le Magenta, rue Mirabeau à Tours. Je fais partie d'une sélection de ceux qui étaient aptes à faire des études et quelques aînés venant d'ailleurs nous ont rejoints. Au total, nous étions une vingtaine, de la 5^{ème} aux classes préparatoires. Nous étions divisés entre ceux qui allaient à Descartes, établissement d'enseignement général, et ceux de Paul-Louis Courier, enseignement général et technologie. Je rentrais en 4^{ème} et me sentais nettement mieux qu'à Vouvray car je n'avais plus à supporter les allers-retours quotidiens Vouvray-Tours, en camionnette, avec souvent de longues attentes. J'allais maintenant

au lycée à pied (15 minutes de marche) et je suis passé du statut de demi-pensionnaire à celui d'externe, donc libre de mes faits et gestes entre les cours. Le lycée Descartes est situé centre ville, proche de la Préfecture avec de très beaux jardins. Tours est une belle ville et pour un garçon de 13 ans, la liberté est appréciable. C'est dire la chance que nous avons de vivre dans un tel foyer, bien situé et beau bâtiment de surcroît.

C'est au foyer de Tours que j'ai rencontré un homme remarquable, M. Rouast. Pour moi, M. Rouast a été le premier vrai éducateur que j'ai eu depuis mon arrivée en France. Il s'est de suite mis à notre portée et sa famille, femme et enfant, partageaient tous les repas avec nous. Cet homme affichait ses convictions chrétiennes, sans faire de prosélytisme. C'était un homme bon et discret, je sentais qu'il nous aimait. Physiquement, M. Rouast était grand, sec, voire ascétique, légèrement voûté, toujours une pipe à la bouche, avec les cheveux en brosse. Nous le surnommions « *Tôm Khô* », ce qui veut dire en vietnamien « *crevette séchée* ». En clin d'œil à sa mémoire, c'est le nom d'emprunt que j'ai adopté pour naviguer sur internet.

Très vite, M. Rouast a cherché à nous responsabiliser par des actions toutes simples. Ainsi, pour améliorer notre argent de poche (3 francs de l'époque, soit l'équivalent de 5 centimes d'euros actuels !) et sur la base du volontariat, il nous payait le weekend, jours de repos des employés, pour assurer la restauration et le ménage. C'est ainsi que je me suis mis à la cuisine et à faire le ménage pour gagner un peu d'argent. Cela me plaisait beaucoup car nous le faisons en équipe et ça rigolait bien.

Il nous a aussi équipés en survêtement et chaussures pour monter une équipe de foot, et nous convoyait en camionnette pour faire des tournois environnants. La vie au foyer s'animait aussi de tournois de cartes, de dames et autres jeux de société, tels que le Monopoly.

M. Rouast cherchait à nous élever culturellement et spirituellement. Il a essayé de nous initier à la musique classique et c'est grâce à lui si je connais par cœur la 5^{ème} symphonie de Beethoven. Avec lui et toujours en camionnette, nous avons sillonné différents circuits des châteaux de la Loire.

Je garderai pour toujours un excellent souvenir de cet homme.

MON UNIQUE RENCONTRE AVEC MON PÈRE

Depuis que j'ai quitté ma mère en août 1955, je n'ai plus aucune nouvelle d'elle et je me suis tu de mon côté car, comme je l'ai dit plus haut, je préférais disparaître de sa vie pour ne pas la gêner. Cela ne m'affectait guère, tellement j'habitais intensément ma nouvelle vie en France.

Mon père qui vivait à Toulon, m'écrivait de temps en temps mais je n'étais pas à l'aise dans notre correspondance car c'était comme s'il m'était interdit de l'appeler « Papa », et lui semblait plutôt distant envers moi. Dans ses lettres, je ne sentais pas que j'étais considéré comme son fils. Au mois de mai 1958, il m'annonce sa visite au foyer de Tours. J'étais terriblement troublé car c'est la première fois que je le verrai physiquement, n'ayant conservé aucun souvenir de mes premières années avec lui. Les seules photos que je possédais étaient celles d'un officier de marine ou en civil, celles d'un bel homme en pleine force de l'âge. Comme tout enfant, j'ai donc fantasmé sur ce père inconnu, ce héros de la marine qui a fait les colonies ...

Le réveil a été brutal. À la place de l'homme rêvé, c'était un vieillard que j'avais face à moi. Il se déplaçait difficilement et parlait lentement. Il était accompagné de sa femme, discrète et d'une grande élégance. Nous échangeons des banalités. J'étais intimidé et lui autant que moi je pense. Je n'osais aborder aucune question qui fâche, notamment celles relatives à ma naissance et à mes premières années. Et pourtant ces questions étaient cruciales pour moi. Mais je ne pouvais pas l'imposer à sa femme, présente.

Nous sommes allés à un grand restaurant de Tours, proche de la gare. Pour moi, c'était une grande première. Je me suis régalé et j'ai fait des provisions pour la semaine entière. Ensuite mon père m'a demandé ce que je souhaitais faire. Spontanément, je lui ai proposé d'aller voir un western. Mon père a ronflé pendant toute la séance.

Il est reparti pour Toulon le lendemain. Nous n'avions pas réussi à échanger, chacun de nous est resté pétrifié sur sa position, nous n'avions rien à nous dire. C'est le seul souvenir physique que j'ai de lui.

En fait, comme je le découvrirai un an plus tard, sentant venir sa fin prochaine, il était venu me faire ses

adieux !

ANNONCE DE LA FERMETURE DU FOYER DE TOURS

J'étais heureux au foyer de Tours où régnait une ambiance de fête quasi-permanente, climat peu propice au travail scolaire. A dire vrai, le lycée m'ennuyait et je faisais le minimum pour ne pas redoubler et réussir au BEPC.

En septembre 1959, M. Rouast nous annonce la fermeture du foyer et notre dispersion comme interne dans divers établissements de France. Cette annonce m'a plongé dans une grande désolation, je ne m'y attendais pas du tout. Cette nouvelle m'atteint d'autant plus que j'étais persuadé de poursuivre ma 2^{ème} à Descartes où j'avais tissé des liens d'amitié avec beaucoup de copains français.

Mais nous n'avions pas le choix. C'est la FOEFI qui décide seule de notre avenir, sans demander notre avis et elle a toujours procédé ainsi. Et gare à celui qui se rebiffe !

3. MES ANNEES DE PENSIONNAT A FOUGERES (oct. 1959-juin 1962)

J'ai effectué le trajet de Tours à Fougères en train avec un accompagnateur. Le voyage était silencieux, sinistre, j'éprouvais une grande tristesse, je réprimais mon envie de pleurer. Qu'allais-je devenir sans mes copains que j'ai toujours connus depuis ma petite enfance ? Nous vivions les mêmes épreuves et nous pouvions partager nos secrets en vietnamien. Pour la 1^{ère} fois de ma vie, j'allais quitter ma fratrie eurasiennne. Me voici à présent isolé, comme transplanté dans un monde qui n'est pas le mien. Je me retrouve le seul « jaune », le seul des ex-colonies de tout l'établissement, situation bien délicate à vivre pour un garçon de 15 ans qui cherche à se fondre dans la masse.

Les trois années d'internat à Fougères ont été un vrai martyre pour moi : nourriture exécration, je redécouvre la faim de mon enfance au Vietnam ; discipline spartiate (lever à 6h du matin, coucher à 21h) ... Seule consolation : je découvre la mixité scolaire et la présence de jeunes filles a été le rayon de soleil dans cette ambiance sinistre. Je n'avais plus qu'une hâte : en finir au plus tôt avec mes études pour m'échapper de cet enfer !

C'est là que j'ai vraiment commencé à travailler, non par intérêt bien compris mais plutôt pour tuer mon ennui et me sortir au plus tôt de ce trou. Dans ma tête c'était « tout sauf l'internat ! ». Avec le travail, je commence à récolter de bons résultats et à occuper les premières places. Ce qui m'encourage, par orgueil et par fierté, à défendre ma position. C'est ce cercle vertueux qui m'a conduit à partir de la 2^{ème} à me hisser parmi les premiers de classe.

Ces résultats ont braqué sur moi l'attention des responsables de la FOEFI. Ils tendent à démontrer la justesse de leur politique de fermeture des foyers et notre dispersion en internat parmi des français. J'ai été présenté à M. Bazé lors d'un de mes passages à Paris. Il m'a félicité et encouragé. Il m'a laissé comprendre que son rêve était d'avoir un pupille à l'école Polytechnique. Je lui répondais qu'en l'état, ce rêve m'est inaccessible, non par manque d'ambition, mais tout simplement en raison de mon niveau très insuffisant pour parvenir à l'élite. J'ai eu l'occasion de m'évaluer avec certains de mes aînés dont je pense être du même niveau. Les meilleurs n'ont pas pu faire mieux que Centrale de Paris. Autre raison essentielle mais que j'ai tue : les classes préparatoires signifiaient pour moi de rempiler pour 2 voire 3 ans en internat ... ce qui m'était totalement insupportable !

À la réflexion, je reconnais avoir un jugement biaisé sur ces années « Fougères ». La répulsion du pensionnat a occulté tout le reste. Ces 3 années d'internat m'ont paru interminables.

Pourtant, Fougères est une ville dotée d'un beau château fort, et entourée d'une belle campagne et de magnifiques forêts. J'ai vécu avec mes compagnons d'infortune, français cette fois, l'internat avec tous ses lots de bêtises de potaches : lit en portefeuille, concours de pets et de rots au dortoir dès que le pion éteignait la lumière etc. Je dois beaucoup à ces internes anonymes que j'ai croisés. Ils m'ont permis de mûrir et de vivre de grands moments de solidarité.

J'ai aussi fait de belles rencontres avec deux familles exceptionnelles qui m'ont servi de correspondants. Elles m'ont accueilli comme leur propre enfant et m'ont ainsi permis de découvrir de l'intérieur, le bonheur d'une vie familiale.

Le seul mérite que je reconnais à l'internat est de m'avoir poussé à travailler et à réussir. Après coup, aussi pénible que soit cette expérience, j'admets la justesse de la politique de la FOEFI qui nous a disséminés pour nous obliger à mieux nous assimiler dans la société française.

CHAPITRE 3 : RECONSTITUTION DE MES ORIGINES

Retour en arrière : fin juin 1959, dans la joie de la réussite au BEPC, j'écris à mon père pour lui annoncer fièrement la nouvelle. En retour je reçois une lettre de Toulon, mais bizarrement ce n'était pas l'écriture attendue de mon père. En ouvrant la lettre, j'apprends que mon père est décédé peu de temps avant, le 16 juin 1959. Il avait 75 ans. On ne m'a pas prévenu pour ne pas troubler mes examens. C'était sa fille, Colette (en réalité son prénom est Jeanne mais tout le monde l'appelle ainsi), qui m'a écrit. Ébranlé et triste, je suis allé m'enfermer dans les toilettes pour pleurer à l'abri des regards.

Très délicatement, Colette s'est proposé de prendre le relais de mon père et correspondre avec moi. J'étais intimidé, je ne la connaissais pas. Je savais seulement son existence par ma mère qui me parlait des 2 filles françaises de mon père. Les liens se sont ainsi tissés lentement et progressivement entre nous.

Été 1962 : après mon succès au bac, j'ai été envoyé dans un centre de vacances dans le Var, au Brusuc, proche de Toulon. J'ai saisi cette occasion pour faire la connaissance de la famille de mon père. J'ai été très chaleureusement reçu malgré mes appréhensions initiales. L'épouse de mon père, très digne et classe, m'a accueilli avec beaucoup de délicatesse. Je l'appréciais beaucoup. Malheureusement, elle décède peu de temps après. J'ai appris plus tard que c'est elle qui rappelait à mon père ses devoirs envers moi. Quelle noblesse ! C'est ainsi que de son vivant, mon père versait mensuellement une pension à la FOEFI.

De suite, je me suis senti à l'aise avec Colette que je considérais plus comme une mère que comme une sœur vu notre écart d'âge. Colette avait une sœur, Cécile, son aînée de 2 ans. La découverte de mon existence a été si traumatisante pour Cécile qu'elle décide de m'ignorer tout simplement. Colette m'expliquait aussi que Cécile souffre périodiquement de troubles psychologiques.

Colette a été le lien décisif qui m'a permis de remettre en place le puzzle familial :

Colette, Cécile et sa famille vivaient au Vietnam dans les années 1920 et mon père occupait un poste d'ingénieur en chef de la Shell d'Indochine, détail que j'ai appris tardivement sur sa notice nécrologique. La famille de mon père, ne supportant pas le climat du pays, a dû être rapatriée en France dans les années 1935. Seule Colette est restée puisqu'elle a été témoin de ma naissance et de mes premières années.

Lorsque j'ai été abandonné au centre de Cholon, à l'âge de 4 ans, je n'ai pas reçu de visite de ma mère. La raison est qu'elle était avec un autre homme puisqu'elle a donné naissance à une fille le 15 juin 1949. Je la croiserai sur ma route, durant l'été 1953, en ignorant que c'est ma demi-sœur, Marie France Delavaud. Je l'apprendrai une trentaine d'années plus tard en questionnant ma mère.

Mon père est rentré en France début 1949.

Longtemps aussi, je me souviens d'une dame âgée que je pensais être ma grand-mère vietnamienne, je l'appelais Bà Ki. Colette ne l'appréciait pas et pourtant je ne l'avais jamais entendu médire sur quelqu'un. Par elle j'ai appris en fait que Bà Ki était l'ancienne maîtresse de mon père et qu'elle se l'attachait en cultivant ses fragilités comme préparer ses pipes à opium (fumer l'opium était courant dans le contexte indochinois, comparable à fumer une cigarette de nos jours) ou lui présenter des jeunes vietnamiennes, dont ma mère.

Mon nom, Barieux, a été inventé par mon père en hommage à une actrice qu'il admirait particulièrement, Danielle Darrieux, et dont il a transformé légèrement le nom. Je lui suis redevable de ce patronyme dont je suis fier. Avec le don de la vie, c'est le plus bel héritage qu'il m'a légué.

La famille de mon père, à part Cécile pour qui je n'existais pas, a été exemplaire. Je n'ai jamais entendu le moindre reproche sur mon père. Bien au contraire, son épouse me décrit l'immense amour qu'elle éprouve pour son mari et ses 3 décennies de bonheur familial jusqu'à ce que son homme se fût retrouvé seul en

Indochine. Colette me donne une description d'un bon père attentionné et aimant, d'une honnêteté rare dans ses affaires professionnelles. C'était un homme intègre et droit, ce qui ne l'empêche pas d'avoir des faiblesses et des fragilités. C'est ce père affectueux qui a probablement traumatisé mon autre sœur Cécile au point de nier mon existence. Comme je regrette de ne pas avoir connu ce père si aimé de ses proches et de ne pas avoir pu nouer des relations filiales avec lui. Je n'éprouve aucune haine ni ressentiment, seulement de la tristesse. Je me prends à imaginer tout son bonheur d'avoir des petits enfants car aucune de ses filles n'ont eu de descendance. Colette s'est mariée à Hanoï avec un colon français mais très vite elle l'a quitté en divorçant, geste d'un grand courage et signe d'une grande indépendance pour l'époque. C'était une forte femme, libre et généreuse. Gaie et vive d'esprit, nous nous sentions en communion sur de nombreux points. Je la considérais comme une amie et parfois comme une mère vu les 34 ans qui nous séparent. Nous partagions tout sur tout.

À PROPOS DE MA MÈRE

Ma mère a été présentée à mon père par Bà Ki. Elle était originaire du Tonkin et faisait partie de la minorité des thaïs blancs. Elle était très claire de peau.

Ma mère a eu une vie que je considère difficile et agitée ; mais de sa part, je n'ai jamais entendu la moindre plainte. Bien au contraire, c'était une femme volontaire, toujours souriante, dure au mal et qui a toujours eu le souci d'autrui.

Quand je suis arrivé en France en 1956, ma mère a disparu de ma vie. Je me doutais bien qu'elle avait refait sa vie et je m'en réjouissais. En 1976, je reçois une lettre d'un certain Pham Van Hông qui m'annonce être mon demi-frère. Hông est né en 1959 de l'union de ma mère avec Pham Van Dai, vietnamien naturalisé français. Entre temps ils se sont séparés. Lors de la prise de Saïgon par les communistes le 30 avril 1975, Hông, de nationalité française par son père, a pu être rapatrié avec la nouvelle famille de Dai, tandis que ma mère est restée sur place. Ma mère a beaucoup souffert sous le régime communiste, spoliée de tous ses biens, de son commerce, de sa maison. Je pense que son passé avec les colons français a dû resurgir. Elle a consacré tous ses biens restants à financer sa fuite du Vietnam parmi les « *boat people* », mais de cela, elle est restée discrète. Elle m'a adressé un appel au secours pour que je la rapatrie à mon nom. C'était très douloureux pour moi. J'ai demandé conseil à plusieurs personnes dont M. Bazé qui était d'avis défavorable, d'un prêtre car j'avais un problème de conscience, d'une amie, dont le père réfugié espagnol lors de la guerre d'Espagne a hébergé sa mère avec tous les problèmes que cela pose pour la famille. Tous m'ont découragé de le faire pour sauver ma toute nouvelle famille. C'est donc avec beaucoup de souffrance personnelle que je n'ai pas répondu favorablement à sa demande, je n'ai pas su honorer ma mère et je lui demande toute son indulgence.

Toujours est-il que ma mère s'est débrouillée seule et a alimenté le flot des réfugiés. Elle se retrouve un jour à Marseille d'où elle m'écrit. J'ai attendu 2 ans avant de lui répondre car il m'était psychologiquement difficile de reprendre avec elle tant nos trajectoires de vie ont divergé. Par chance, j'ai croisé sœur François Régis à Paris, ma sainte religieuse de Dalat, qui s'occupait des réfugiés du Vietnam. Je lui ai demandé d'aller rendre visite à ma mère à Marseille lors d'une de ses missions. Ce qu'elle me rapporte ne me surprend pas : femme équilibrée, volontaire, droite, bien intégrée à sa nouvelle vie en France au sein d'une petite communauté vietnamienne solidaire. J'ai donc repris contact avec ma mère en 1989 soit 34 ans après l'avoir quittée.

Ma mère m'a semblé heureuse avec ses petits enfants avec qui les relations sont naturelles. Entre elle et moi, c'est plus difficile vu notre passif familial. Un point m'a beaucoup marqué : j'ai constaté combien elle me semblait fascinée par sa petite fille Élodie, c'était à la fois un mélange de joie et de profonde tristesse dans son regard. Un jour, parmi ses photos de famille, maigre bien qu'elle a pu sauver de sa fuite du Vietnam, je tombe sur la photo d'une petite fille à laquelle je trouve un petit air de ressemblance avec Élodie. Je lui ai demandé s'il s'agissait de Marie France que j'ai croisée à Saïgon chez les Delavaud durant l'été 1953. Elle me le confirme. J'ai osé pousser plus loin ma question pour qu'elle me dise que c'était sa fille. Quant au père de Marie France, elle est restée évasive. Ce dont je suis sûr, d'après Colette, c'est que nous n'avons pas le même père. À la question de savoir si elle souhaitait la retrouver, elle me répond oui. J'ai alors commencé les recherches avec mes maigres moyens et plus tard plus intensément à ma retraite.

J'ai commencé par la Croix Rouge qui est très efficace pour les rapatriés d'Indochine, mais son rayon d'action se situe hors de France. La réponse de la Croix Rouge est que Marie France se trouve très probablement en France et quelle ne pouvait pas accéder à ma requête. Je savais comment procéder pour la France en m'adressant au bureau du ministère des affaires étrangères de Nantes, mais là je me suis heurté à un obstacle administratif de taille. Étrangement et sans raison, j'ai eu une fin de non recevoir. En désespoir de cause, je me suis porté comme candidat à une émission de M6 « *Passé retrouvé* ». À ma grande surprise j'ai été sélectionné car mon cas était jugé intéressant par la productrice de l'émission, qui a oublié le passé historique de la France dans cette partie du monde. Grâce au pouvoir de la presse qui a entrepris la même démarche que moi, j'ai pu retrouver Marie France en Janvier 2007, à Marseille. Marie France ignorait tout de ses racines vietnamiennes qu'elle découvre à près de 58 ans. Elle pensait être française à 100%. Malheureusement, ces retrouvailles n'ont pas profité à ma mère, décédée le 28 septembre 2002 à Marseille. Elle est enterrée au cimetière Saint Pierre, au carré des vietnamiens, tout près de celui de la Légion Étrangère. Ses obsèques ont été célébrées selon le rite bouddhiste conformément à sa volonté. Cette célébration m'a permis de vivre un moment de forte solidarité avec la communauté vietnamienne venue en masse.

J'ai beaucoup d'admiration pour ma mère, notamment par ses facultés incroyables d'adaptation. C'était une fille des rizières, une « *Nhà Quê* », qu'on a poussée dans les bras de l'homme blanc, avec l'espoir d'une vie meilleure. Longtemps j'ai été intrigué par le couple formé par ma mère et par mon père. Ce dernier parlait vietnamien et s'intégrait bien à la culture locale. À ma question de savoir si elle a été heureuse avec mon père, elle me répondait avec un sourire qu'elle vivait confortablement et ne manquait de rien. Mais elle est restée secrète, certainement par pudeur car cela ne se fait pas d'étaler ses sentiments.

Ce que je déduis d'après mes investigations, c'est que je suis né par accident, pas par désir. Mais c'est le lot commun à l'époque où les méthodes de contraception étaient rarissimes. Je ne suis pas né non plus par amour, mais c'était courant en ces temps là où les mariages étaient majoritairement arrangés.

J'ai une grande gratitude envers mes parents car je leur dois la vie, peu important les circonstances qui m'ont vu naître. Mon père m'a reconnu en tant que tuteur et m'a donné un nom, c'est déjà beaucoup comparé à nombre de mes camarades eurasiens abandonnés et souvent encore en quête de leur identité. C'est un fardeau dont on ne mesure pas le poids si on ne l'a pas soi-même vécu.

J'ai donc une demi-sœur Marie France, eurasienne et un demi-frère Pham Van Hông, vietnamien mais de nationalité française. Nous nous sommes écrits et parlé au téléphone, mais je n'ai jamais pu rencontrer Hông physiquement. Je l'ai un peu aidé matériellement à ses débuts et je l'ai souvent invité. Il n'a jamais franchi le pas. Il travaillait à Paris dans la Poste. Lors d'un de mes déplacements à Paris, dans les années 90, nous nous sommes donné rendez-vous dans un restaurant vietnamien. Je l'ai longtemps attendu ... il n'est pas venu. J'ai essayé de reprendre contact avec lui au téléphone, mais le numéro n'était plus attribué. Mon courrier à son ancienne adresse, retourné à l'expéditeur. Bref il a brutalement disparu de ma vie sans laisser le moindre indice alors qu'il possède toutes mes coordonnées. Pour moi, il y a deux hypothèses possibles : soit il est décédé accidentellement et personne n'a su me prévenir car officiellement nous ne représentons rien l'un pour l'autre ; soit il a préféré rompre définitivement avec son douloureux passé dont je reste l'un des rares témoins. Cela restera toujours un mystère pour moi. C'est dommage car il aurait pu renouer avec notre mère, étant le seul enfant qu'elle a élevé jusqu'à son rapatriement précipité pour la France.

J'ai observé ma mère lors de nos rares tête à tête. Ce qui me frappe et me rend fier d'elle c'est son immense dévouement pour autrui. Avec ses maigres moyens, elle apportait des plats qu'elle cuisinait à ses compatriotes plus âgées et cloîtrées chez elles. Elle passait un moment à leur parler, à récupérer des vêtements qu'elle lavait. Je l'ai accompagnée une fois dans sa tournée.

Chez elle à Marseille, j'ai retrouvé le théâtre chantant vietnamien, le « *Cải Lương* », grâce aux nombreuses vidéos cassettes, plus ou moins piratées. J'observais avec quelle aisance elle manipulait ses manettes de télévision et de vidéo, zappait d'une émission à l'autre, elle une « *Nhà Quê* ». Elle se mouvait avec aisance dans un monde totalement nouveau, tant sur le plan culturel que technologique.

Personnellement, je n'en ai jamais voulu à ma mère. Bien au contraire, pour moi, elle a été la première

victime des soubresauts de l'histoire. Elle a survécu avec courage à tous les évènements et étrangeté, elle m'a semblé aimer la vie à travers son visage toujours souriant. C'est une très belle leçon de vie qu'elle m'a léguée.

Je pense que nous avons réussi à reconstruire des relations apaisées entre nous avant qu'elle ne décède.

ÉPILOGUE

En relatant mon passé à l'adresse de mes enfants et petits enfants, j'ai exhumé certains pans douloureux de ma jeunesse que j'avais volontairement enfouis dans ma mémoire parfois pendant plus de 60 ans. J'ai beaucoup pleuré en mettant par écrit ces épisodes, cela m'a permis de les exorciser.

Je ne suis pas un nostalgique du passé et encore moins de mon pays natal dont je ne renie pas les racines. J'y garde un regard critique même si j'éprouve beaucoup de compassion pour le peuple vietnamien qui a tant souffert mais qui se relève avec courage.

Mon pays c'est la France et je suis fier d'être français en cette période où toute une intelligentsia, qui prend en otage les media, tente d'imposer un mode de pensée unique de dénigrement systématique de notre pays. Je crois à la France profonde, celle des petits dont je revendique l'appartenance, cette France généreuse, ouverte et pleine de sagesse. C'est cette France qui m'a permis d'être ce que je suis. Je n'oublierai jamais ma dette envers elle car si la FOEFI m'a aidé, c'est bien sur les deniers publics, grâce aux impôts de tous ces anonymes, de ces petits. J'exprime enfin ma profonde gratitude à l'école de la République qui m'a donné ma chance.

Rétrospectivement, quand j'examine les ressorts qui m'ont aidé à faire face aux épreuves de mon enfance, je crois que la solidarité avec la fratrie eurasienne a été pour beaucoup. J'éprouve pour mes frères eurasiens beaucoup d'affection et de reconnaissance pour tout ce qu'ils m'ont apporté pendant ces quelques années déterminantes de ma jeunesse.